Ami du Clergé du 1er juillet 1948

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Dominicales liturgiques. — XXVIII. *11e Dimanche après la Pentecôte :* Témoins de la grandeur de Dieu (III), 193.

Fête de l'Assomption. — La grâce de cette fête, 195.

Plans d'instructions sur le Credo. — XV. Dieu et le monde animal, 197 ; — Appendice : La création selon S. Augustin, 198.

La Sanctification de la journée. — XV. *Les Exercices de piété* (suite) : 4. La communion fréquente : les dispositions, 199.

DOMINICALES LITURGIQUES

XXVIII

11e Dimanche après la Pentecôte

TÉMOINS DE LA GRANDEUR DE DIEU (III)

Mes frères,

Si vous avez une fois entendu le triomphal Psaume CL de César Franck, les échos sonores des orgues et des fanfares résonnent encore en votre mémoire :

Louez le Dieu puissant dans ses saints tabernacles,
Louez le Dieu qui règne en son immensité.
Louez-le dans sa force et ses puissants miracles,
Louez-le dans sa gloire et dans sa majesté.

La voix des trompettes éclatantes, le nébel et le kinnor, les tambourins, les cithares et les flûtes, les cymbales retentissantes, toute la création musicale, l'univers entier sont confiés à un brillant orchestre... Que tout ce qui respire loue Yahweh ! *Alleleu-Yah !*

C'est le Saint-Esprit, remarquez-le, qui veut, ordonne ce déploiement d'harmonieuse puissance.

Or, il arrive fréquemment que cet appel retentissant à la louange de Dieu se perd dans le brouhaha de la sortie et l'inattention générale. Et dans l'église un silence total répond bientôt à l'invite divine qui serait avantageusement placée au début de la cérémonie.

Louez le Dieu puissant, m. f., louez-le dans sa force et ses puissants miracles. C'est le sens de notre liturgie dominicale, particulièrement expressive en ce jour. Elle nous rappelle plusieurs des miracles de la puissance divine et vous invite à considérer avec un sentiment d'humble adoration la multitude des autres.

I. — *Il a bien fait toutes choses*

L'Introït de la messe vous met subitement en présence de la Divinité et vous tombez à genoux devant Celui qui montre la puissance de son bras : « Il est dans son lieu saint, notre Dieu, le Dieu qui fait habiter dans sa maison ceux qui n'ont entre eux qu'un même esprit ; c'est lui qui donne la force et la vertu à son peuple. Que Dieu se lève et que ses ennemis soient en déroute, clame le Psaume LXVII. Que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face ! Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit. Comme dès le commencement, maintenant et toujours et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. »

Nous qui partageons la même foi, la même espérance, le même amour, unanimes en notre joie, nous avons l'immense honneur d'habiter dans la maison de notre Dieu, la maison du Père qui est obligatoirement la maison des fils, des enfants que nous sommes toute notre vie à l'égard de Dieu, Père qui nourrit notre vie spirituelle et notre vie corporelle. Si les fils réfléchissaient à la grandeur, à la beauté de cette maison de Dieu, à la tendresse du Père qui les abrite, ni la maison ne serait capable de contenir la foule des fils... ni les fils ne pourraient se détacher du Père et ils s'y attarderaient, conquis par son amour, un peu comme on les voit à certains jours extasiés devant la châsse de leur humble sœur de Lisieux, et, avec elle, ils chanteraient : « Je puis tout obtenir, lorsque dans le mystère je parle cœur à cœur avec mon divin Roi »,... et les merveilles de la grâce ils les obtiendraient, comme les obtient Thérèse, par une prière assidue, par la communion quotidienne, par l' « adoration perpétuelle », même au milieu du travail, du perpétuel « Adorable ».

Que, du moins, le dimanche, vos cœurs et vos voix chantent unanimement : « *Laudamus Te.* Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous glorifions, nous vous rendons grâces à cause de votre grande gloire, Seigneur Dieu, Roi du ciel, Dieu Père tout-puissant... Vous le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut ! »

Au moment du chant de l'Evangile, tandis que le prêtre offre au Livre, à la Vérité, à Dieu l'hommage de l'encens, tous ensemble, d'un seul geste, debout en l'honneur de la Lumière du monde symbolisée par les deux cierges des acolytes accompagnant le thuriféraire, vous acclamez le Seigneur glorieux : « Gloire à vous, Seigneur ! *Gloria tibi, Domine.* »

« *Laus tibi, Christe :* Louange à vous, ô Christ », dit en votre nom le ministre de l'autel, à la fin de l'Evangile.

C'est que, dans cette « Suite » du Saint Evangile, la Bonne Nouvelle, « l'Evangile » de Noël, arrive jusqu'à vous. C'est un message de lumière. L'autel en est illuminé et la lumière resplendit dans les plus sombres églises, ainsi que dans la nuit mémorable de Bethléem, symbole de la lumière qui envahit vos âmes : « En lui était le Verbe et le Verbe était en Dieu et le Verbe était Dieu... Tout a été fait par lui... En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes... Le Verbe était la vraie Lumière qui éclaire tout homme. »

Fils de la lumière, vous ne la craignez pas. Vous l'aimez. Elle est votre élément. Vous jouissez lorsqu'elle apparaît à vos yeux et vous chantez, comme les oiseaux du ciel chantent au soleil « qui est beau, radieux et nous apporte une splendide image de vous, Dieu tout-puissant » (S. François d'Assise).

Mais, quand Dieu se lève dans sa gloire, ses ennemis disparaissent ainsi que les hiboux et autres oiseaux de nuit disparaissent aux premiers rayons du jour. Eh bien ! par sa grâce, faisons resplendir la lumière de Dieu, portons devant le monde témoignage de sa puissance, louons-le partout et toujours, « et *nunc et semper* », dans sa force et ses innombrables miracles. Le royaume de Dieu, c'est le royaume du jour. Celui de Satan, son adversaire, c'est le royaume de la nuit.

En pleine lumière, et sans craindre aucune contradiction, pas plus que le soleil ne craint les ténèbres, affirmons avec force que :

1° *Dieu peut faire des miracles.* — C'est, à première vue, une affirmation bien inutile. Dieu peut tout ce qu'il veut. Il a fait le monde, lui a donné ses lois. Il a tout pouvoir et toute liberté de faire des exceptions aux lois qu'il a établies et quand, il lui plaît, de manifester de cette manière sa souveraineté absolue sur les éléments comme sur l'humanité.

« C'est par le moyen du créé que se révèle, à la réflexion, depuis l'origine du monde, la nature secrète de Dieu » *(invisibilia ipsius)* (Rom., I, 20). Pour nous, chrétiens, l'univers sensible est le « sacrement », le signe de Dieu. Il est plein de Dieu. Le jour raconte au jour sa gloire et sa puissance. La graine et la fleur, les saisons, la pluie et la chaleur nous révèlent la Providence. Que Dieu nourrisse cinq mille hommes de quelques pains et poissons, qu'il change en vin six hectolitres d'eau pour un repas de noces, nous n'y voyons aucune difficulté ni aucune peine pour Celui qui donne au grain de blé et au cep de vigne la vie et la fécondité, qui patiemment les fait mûrir et nourrit, admirable Père, tous les habitants du globe, car nous n'imputons nullement à Dieu les guerres et les famines qui sont le fruit des vices des hommes.

Mais pour d'autres, pour nos frères que nous avons l'ambition de ramener à la Vérité, le miracle est une chose inadmissible, impensable, impossible. Figés dans une fausse « philosophie » qui les amène à méconnaître la Sagesse — quelle dérisoire philosophie ! — ils n'admettent pas qu'une Cause extérieure au monde puisse y intervenir, que la Providence le gouverne, et, fermant obstinément les yeux, ils s'en vont, répétant : « Il n'y a pas de miracles. Le miracle n'existe pas, ne peut pas exister. » Pour le chrétien, Dieu agit dans tous les événements grands ou petits de l'univers ; et plus intense est sa foi, plus il découvre l'action incessante de Dieu. Pour l'incroyant, les êtres sont le jouet de forces nécessaires, inéluctables, aveugles, qu'il serait aussi stupide de vouloir modifier ou apaiser que de soulever sans levier l'univers. Aussi est-il utile, nécessaire de proclamer par la parole, la presse, le cinéma, toutes les industries de l'apostolat, cette vérité essentielle :

2° *Le miracle existe.* — C'est par milliers que vous devez les reconnaître, si vous voulez bien seulement ouvrir vos yeux et vos oreilles. « *Qui habet aures audiendi, audiat !* » clamait Jésus devant la foule.

a) L'Ancien Testament en est rempli. Nous ne cherchons ni à diminuer leur nombre qui nous réjouit ni à en édulcorer l'ampleur qui nous paraît un signe indubitable de la présence de Dieu. Dieu serait-il Dieu s'il mesurait sa puissance à notre infirmité et ses dons à notre égoïsme ? Le livre des *Psaumes*, livre de la louange divine, livre que les prêtres et religieux astreints à l'office récitent en entier chaque semaine et dont chaque messe nous donne quelques fragments publie en de multiples pages les merveilles de la puissance divine : « *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël qui fait, lui seul, des merveilles !* » (Ps. 77). Dans l'admirable Psaume 135, chant litanique composé pour les réunions populaires, un coryphée jetait à la foule des phrases rythmées appelant la répétition d'une même acclamation (nos chœurs parlés d'aujourd'hui). Dans une 1re partie, le psalmiste chantait les merveilles de la création ; dans la seconde, les miracles de l'histoire d'Israël ; et le peuple répétait : « Eternelle est sa miséricorde : *in sæculum misericordia ejus.* » Priez, chrétiens, en vous aidant de la prière inspirée des Psaumes.

b) Le Nouveau Testament n'est pas moins riche en prodiges. L'abondance de la générosité divine dépasse les mérites et les désirs de ceux qui l'implore, avoue l'Oraison de ce jour. Et dans cette munificence de Dieu, nous trouvons notre force, le point d'appui de notre espérance, ainsi que l'enseigne S. Paul : (I Cor., XV, 1, 25) « ...Ce que je vous ai transmis, ce que j'ai reçu moi-même. » Cet Evangile, c'est l'annonce de la résurrection de Jésus et de six apparitions du Maître « dont l'une en même temps à plus de cinq cents frères, dont beaucoup vivent encore aujourd'hui ; enfin, en dernier lieu, à moi-même, moi qui ne suis pas même digne d'être appelé apôtre », dit-il. En cette résurrection du Sauveur, conforme à ses promesses, nous avons le gage et le prélude de notre propre résurrection future et déjà de notre résurrection à une vie spirituelle nouvelle (Rom., VI, 4).

Cet Evangile, c'est la manifestation de la vérité, de Celui qui, face au tombeau de Lazare, disait au Père : « Je sais que tu m'écoutes toujours... C'est pour ce peuple qui est là... *afin qu'ils croient que tu m'as envoyé* » (Jo., XI, 42). En effet, la page de S. Marc qui, ce jour, instruit le peuple est une illustration de cette mission de salut. Le sourd-muet de la Décapole dont Jésus, par un miracle éclatant, délivre les oreilles sourdes et la langue impuissante est l'image d'une multitude d'âmes... des nôtres en qui, au baptême, le prêtre a ouvert passage à la Vérité par la parole même du Christ : « *Ephpheta*, c'est-à-dire ouvrez-vous » et de tant d'autres qui s'ouvriront, lorsque nous aurons pris la peine de leur présenter la lumière. « Aussitôt il fut guéri et il parlait comme il faut. Jésus leur défendit d'en parler à personne, mais plus il le leur défendait, plus ils le publiaient et plus ils admiraient : « *Il a bien fait toutes choses. Il a fait entendre les sourds et parler les muets.* » C'était un indéniable succès.

II. — *Il continue de « bien faire toutes choses »*

...De faire entendre les sourds et parler les muets, d'ouvrir les yeux des aveugles et de faire instantanément gambader et courir des moribonds, des tuberculeux qui n'ont plus de poumons, et de ressusciter une quantité énorme de morts spirituels qui, aujourd'hui comme autrefois, chantent qu'« éternelle est sa miséricorde. »

Précisément, au Graduel de ce jour — voyez comme Dieu fait bien toutes choses ! — la liturgie nous fait chanter : « En Dieu mon cœur a mis son espérance et j'ai trouvé le secours, et *ma chair a refleuri :* aussi je lui rends gloire. » Et, à la postcommunion, nous demandons pour l'âme et pour le corps la salutaire influence du divin Sacrement, afin que, l'un et l'autre y trouvant le salut, nous puissions nous glorifier d'avoir obtenu le plein effet du remède céleste.

Que c'est humain et, à l'exemple du Maître, plein de compassion pour les misères corporelles aussi bien que spirituelles, ce souci constant de la prière liturgique.

Notre religion n'est pas, comme certains le lui reprochent, une religion désincarnée, oublieuse des misères de l'existence. Elle ne cesse de se pencher, maternelle, sur toutes les souffrances et d'implorer

pour ceux qui peinent les bontés du Tout-Puissant.

a) Mais le malheur est que le monde ne sait pas. En un temps où l'opinion mène le monde et où la propagande fait l'opinion, il ne sait pas, mais pas du tout, ce qui se passe à *Lourdes* où, d'après Georges Goyau, dès 1908, un demi-siècle après les Apparitions, plus de 4.000 guérisons avaient été considérées par les médecins comme « spécifiquement inexplicables ».

Aujourd'hui, il y a toujours à Lourdes d'admirables miracles. Le Dr Leuret, président du B. C. M., vient d'en signaler deux, tout récents et vraiment spectaculaires : un aveugle qui voit, un cerveau atrophié depuis six ans et dont la pensée redevient normale. La puissance qui agit est, évidemment, supérieure aux forces de la nature ; et comme elle n'agit que là, dans ce domaine de la Vierge Marie où les chrétiens ne cessent d'adresser au ciel leurs prières et leurs chants, nous sommes en droit de voir en ces prodiges une manifestation de Dieu « qui fait bien toutes choses », ouvre les yeux des aveugles et fait parler les muets. *In Deo speravit cor meum et refloruit caro mea.*

Proclamer la grandeur des miracles de Dieu, c'est, m. f., prêcher la vérité comme elle doit l'être, non pas avec les arguments d'une sagesse toute humaine, mais en montrant la force de l'esprit, *in ostentione spiritus et virtutis.*

b) En ce domaine, le trésor est immense. Lourdes est admirable. Mais *toute la vie de l'Eglise* est un prodige continuel où éclate comme un soleil vainqueur l'action de Dieu admirable dans ses saints. Force nous est de nous limiter à deux exemples, entre mille. Ce 1er août, l'Eglise célèbre la délivrance de S. Pierre de sa prison. Un Ange apparaît à Pierre enchaîné par ordre d'Hérode, lui ordonne de le suivre, ouvre la porte de la prison et lui rend la liberté. « Je reconnais maintenant, s'écrie l'Apôtre stupéfait, que Dieu a envoyé son Ange et m'a délivré d'un danger imminent. »

Une sainte admirable, Ste Thérèse d'Avila, a vécu dans l'intimité du Christ. Pendant les 25 dernières années de sa vie, il ne s'est peut-être pas passé un seul jour où elle n'ait entendu sa voix et ne l'ait senti à côté d'elle. Le Christ a toutes sortes d'attentions pour elle. Il la comble de cadeaux spirituels, mais aussi de véritables joyaux dont elle est seule à percevoir l'éclat. « Une fois, dit-elle, que je tenais à la main la croix de mon rosaire, Notre-Seigneur la prit dans la sienne et, quand il me la rendit, elle était faite de quatre grandes pierres précieuses, beaucoup plus belles que des diamants, sans comparaison possible. Le diamant paraît quelque chose de faux à côté de ces pierres surnaturelles. Les cinq plaies y étaient merveilleusement gravées. Et il me dit que je la verrais ainsi désormais. Et en effet, il en fut ainsi : je ne voyais plus le bois, mais les pierres précieuses... ».

* *

C'est ainsi que, en entrant dans le temple, on aperçut d'admirables vitraux où rayonnent l'or et la pourpre, alors que, du dehors n'apparaissent que des verres sans éclat reliés par des plombs. L'Eglise de Dieu est un admirable édifice où rayonnent la gloire de Dieu. Encore faut-il y entrer et y demeurer pour percevoir l'enchantement de la lumière de Dieu. Les visages des saints, splendides de beauté, racontent encore comme ils l'ont fait jadis — et comme nous devons le faire — la gloire du Seigneur. *Amen.*

FETE DE L'ASSOMPTION

LA GRACE DE CETTE FÊTE

Dans sa méthode pour dire avec fruit le saint Rosaire, S. Louis-Marie de Montfort fait demander, comme grâce spéciale du 14e mystère, une tendre dévotion pour la T. S. Vierge : « Nous vous offrons, Seigneur Jésus, cette 14e dizaine en l'honneur de l'Assomption de votre sainte Mère au ciel et nous vous demandons, par ce mystère et par son intercession, une tendre dévotion pour une si bonne Mère. »

En cette fête de l'Assomption, c'est bien le jour de réfléchir sur cette requête que nous adressons si souvent à Notre-Seigneur au cours de l'année en récitant et en méditant notre rosaire.

1o Pourquoi cette grâce d'une tendre dévotion à Marie est-elle le fruit spécial de ce mystère ? — 2o En quoi consiste cette grâce ? — 3o Quelle estime, et par conséquent, quel désir devons-nous avoir de cette grâce que nous demandons si souvent ?

Tels seront les sujets de nos réflexions en cette solennité.

I. — *La grâce de l'Assomption*

Pourquoi la dévotion à Marie est-elle la grâce spéciale de l'Assomption ? Tout simplement parce que cette fête est sa fête majeure et que nous célébrons la fête des saints et la fête d'une mère pour manifester, entretenir, accroître notre amour.

Si vous avez l'habitude de suivre le calendrier liturgique, vous n'aurez pas été sans remarquer qu'il est des saints privilégiés dont l'Eglise célèbre plusieurs fois la mémoire. Nous avons la fête de saint Pierre, mais aussi celle de S. Pierre-aux-liens ; nous avons la fête de S. Paul, mais aussi celle de sa conversion ; la fête de S. Jean, mais aussi celle de son martyre devant la Porte Latine. Ainsi encore de quelques grands saints : S. Joseph, S. François d'Assise, S. Vincent de Paul...

Mais il existe une différence entre ces commémorations : il y a leur fête proprement dite, et le souvenir d'un événement marquant de leur existence ou de leur glorification posthume.

Cela est vrai surtout de la T. S. Vierge, la Reine des saints. Il n'est guère de mois où on ne célèbre un de ses mystères ou un de ses titres à notre vénération. Tels mois de l'année, comme ces mois d'été dans lesquels nous nous trouvons, août et septembre, nous offrent une véritable série de fêtes mariales : la Portioncule, Notre-Dame des Neiges, l'Assomption, le Saint-Cœur de Marie, la Nativité, le Saint Nom de Marie, ses Sept-Douleurs, Notre-Dame de la Merci...

Entre toutes ces solennités de Notre-Dame, son Assomption est sa grande fête,

Ce n'est pas son seul mystère très spécial : son Immaculée Conception représente aussi un privilège unique. Ce n'est pas le mystère culminant de sa destinée : en ce sens, son Annonciation a une autre portée sur son destin. Ce n'est pas le mystère le plus grand : sa Maternité divine à Bethléem constitue son titre de gloire centrale où convergent et d'où rayonnent tous les autres.

Mais si ce n'est pas son plus grand mystère, je veux dire l'événement capital de sa vie, c'est bien sa plus grande fête : sa glorification, son triomphe, *sa solennité.*

Son triomphe au ciel : tous les saints de l'A. T. l'acclament ; les hiérarchies des Anges reprennent le salut de l'archange Gabriel ; les trois divines Personnes de la Sainte Trinité la couronnent.

Son triomphe sur la terre, pour l'Eglise et pour le peuple : pour l'Eglise c'est chez nous sa seule fête d'obligation ; pour le peuple, c'est la « Sainte Marie », la « mi-août », « Notre-Dame ».

Or c'est le but de la célébration des saints que d'entretenir leur culte dans le monde. Alors n'est-il pas normal que la grâce spéciale de ce mystère soit la dévotion à la Sainte Vierge ? D'autant qu'il ne s'agit pas seulement de la fête de la Reine de tous les saints, mais de la fête de notre Mère et que la fête d'une mère doit être toujours d'enrichir l'amour filial.

II. — *Nature de cette grâce*

Les fêtes des saints entretiennent leur culte dans l'Eglise comme la célébration des héros, des savants des artistes perpétue leur culte dans l'humanité. Mais la prière de S. Louis-Marie de Montfort ne prononce pas ce mot de culte. Elle parle de dévotion. Et même elle accumule les pléonasmes puisqu'elle demande une *tendre dévotion* pour une *si bonne Mère*.

Cela vaut la peine d'être souligné. Certaines façons de s'exprimer sont révélatrices. On l'a remarqué : il n'y a pas de véritables synonymes ; les mots qui semblent dire la même chose comportent chacun sa couleur, sa nuance, son action.

Avoir le culte de la T. S. Vierge n'impliquerait guère que haute estime, profond respect, grande vénération. Le culte dit plutôt l'hommage de l'intelligence qu'il n'exprime l'élan du cœur. Avoir le culte d'une personne : c'est l'admirer ; mais avoir de la dévotion pour un saint, pour une sainte, c'est l'aimer, lui faire une place de préférence, lui vouer une confiance en quelque sorte aveugle.

Et voilà bien les sentiments que nos cœurs doivent nourrir pour la Sainte Vierge. Ayons une haute idée de ses grandeurs, de ses privilèges et de ses vertus. Pourtant par dessus tout, qu'elle possède notre cœur : que son souvenir nous soit cher, que nous aimions de la voir glorifier et exalter, que nous recourions à elle comme d'instinct et avec une invincible confiance, car le culte de Marie, c'est celui de la Mère !

Cette dévotion doit être encore plus chaude, plus confiante, plus abandonnée que toute autre. Permettez que je reprenne la formule montfortaine : « une tendre dévotion pour une *si bonne Mère* ». De cœur maternel il n'en est pas qui soit comparable au sien. Nous le savons, nous le lui redisons dans nos prières, la prédication ne cesse de nous le répéter : son cœur n'est que bonté, pitié, miséricorde et les plus beaux exemples de tendresse, de sollicitude, d'indulgence maternelles ne peuvent nous en donner une idée. N'est-ce pas le saint Curé d'Ars qui déclarait que l'amour réuni de toutes les mères n'est qu'un morceau de glace en comparaison de l'amour de Marie.

Certes nous pouvons avoir nos dévotions spéciales, celles de nos préférences, de notre temps, de notre pays : la Providence elle-même les inspire et les suscite pour s'accommoder à notre nature qui a besoin de ces nouveautés. Mais ne pas garder inchangée à travers toutes ces modes, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la dévotion et une tendre dévotion à la T. S. Vierge reviendrait à faire de nous des enfants sans amour filial. Et l'enfant qui n'aime pas sa mère et plus que tout être au monde, c'est, dans l'ordre moral, un anormal et une monstruosité.

Aussi, dans l'ordre surnaturel, « c'est une marque infaillible de réprobation de n'avoir pas de l'estime et de l'amour pour la Sainte Vierge » écrit Montfort.

III. — *Prix de cette grâce*

« Au contraire, poursuit-il, c'est une marque infaillible de prédestination de lui être entièrement et véritablement dévoué ou dévot » *(Traité de la Vraie dévotion à la Sainte Vierge*, n° 40). Et voilà qui nous révèle son prix. C'est une grâce de choix, une grâce de salut dans toute la force du terme, puisque c'est une grâce de prédestination.

Ne voyez pas dans cette affirmation l'illusion d'un exalté, d'un illuminé, d'un fou de la Vierge, comme S. Paul était un fou de la Croix ; l'Eglise a consacré son enseignement en le plaçant sur les autels. Aussi bien, il n'est qu'une voix dans l'immense concert. Avant lui et après lui, les docteurs et les saints sont du même sentiment qui est celui, unanime, de l'Eglise qu'exprime notre cantique populaire :

Un vrai serviteur de Marie
Malgré tout l'enfer ne peut se damner ;
Si jusqu'à la mort il la prie
Il est sûr un jour au ciel d'arriver.

C'était bien la confiance de cette malade que visitait régulièrement Mgr Dupanloup, alors jeune vicaire à St-Roch à Paris. Elle lui posa un jour cette question :

— Croyez-vous que j'irai au ciel ?
— Je l'espère bien.
— Moi, j'en suis sûre. Vous m'avez conseillé jadis de dire l'*Ave Maria* tous les jours. Jamais je n'y ai manqué. Marie ne peut manquer maintenant de répondre à mon appel tant de fois répété : Priez pour nous ;... à l'heure de notre mort.

Et vraiment cette affirmation a-t-elle besoin d'être démontrée ?

Pendant des années un enfant peut faire le déshonneur et le désespoir de sa famille. S'il garde quand même le souvenir, l'amour de sa mère, jamais il n'étouffera complètement la voix du remords qui est ici la voix du cœur. Et un jour cette voix du cœur parlera si fort, elle se fera si suppliante, elle aura un tel accent, qu'elle l'emportera sur la voix de la tentation. Et l'enfant reviendra vaincu comme le prodigue par le souvenir du toit paternel ou comme Augustin par les larmes de Monique.

Il n'en va pas autrement dans la famille spirituelle où nous sommes entrés par le baptême. D'autant que nous avons affaire à une Mère qui mettra tout en œuvre et ne reculera devant aucun sacrifice pour reconquérir le cœur de son enfant. On devrait savoir à quoi s'en tenir puisqu'elle n'a pas hésité à sacrifier, d'obéissance au Père par son *fiat* renouvelé, son Jésus au pied de la croix, ce qui est bien le sacrifice le plus héroïque que puisse consentir une mère.

Ainsi la dévotion à la T. S. Vierge peut donc nous obtenir, si elle ne peut nous mériter en stricte justice, cette grâce que le Concile de Trente *(Sess.* VI, can. 16, 22, 23) appelle un don spécial, un grand don, la grâce des grâces : la persévérance finale ou la mort dans l'amour du bon Dieu.

Pour qui a conscience de l'enjeu de son existence, n'est-ce pas dire tout le prix d'une tendre dévotion pour une si bonne Mère ?

* *

Dans la pratique du Rosaire, selon la méthode de S. Louis-Marie de Montfort, nous demandons comme grâce spéciale un désir ardent du ciel, notre chère patrie. On pourrait s'attendre à demande pareille à ce 14e mystère du rosaire. L'Assomption de Marie au ciel en corps et en âme n'est-ce pas le pendant, dans la destinée de Marie, de l'Ascension de son divin Fils ?

Quoi qu'il en paraisse à première vue, les deux grâces de l'Ascension et de l'Assomption ne sont pas si différentes. Celle de l'Assomption vient couronner celle de l'Ascension. Pratiquement, en demandant une « tendre dévotion pour une si bonne Mère », ce n'est plus seulement le désir du ciel que nous implorons, mais la possession même du paradis, puisque cette dévotion est un signe de prédestination.

Oui, si aujourd'hui, nous pouvons chanter avec plus de voix et plus de cœur que jamais le cantique bien connu : « J'irai la voir un jour », c'est parce que nous lui demandons et nous savons qu'elle ne nous refusera jamais cette grâce précieuse entre toutes qui est un gage de salut : d'aimer quand même, de n'oublier jamais, de prier toujours quoi qu'il advienne, celle qui est le suprême refuge, notre Mère, la T. S. Vierge Marie.

PLANS D'INSTRUCTIONS SUR LE CREDO

XV

DIEU ET LE MONDE ANIMAL

Premier sentiment de l'homme en face du monde : *admiration*. C'est ce qu'exprime fort bien la Genèse, après chaque détail de la création : « Et Dieu vit que cela était bon ! » Et pour terminer : « Et Dieu vit tout ce qu'il avait fait et voici que tout cela était très bon ! » (Gen., I, 31).

Très souvent dans les Psaumes, même pensée : surtout Ps. VIII : « Yahweh, notre Seigneur, que votre nom est glorieux sur toute la terre, etc. » Ou encore Ps. XCI : « Vous me réjouissez par vos œuvres et je tressaille devant les ouvrages de vos mains ! Que vos œuvres sont grandes... ! »

La religion a là une de ses sources permanentes et inébranlables. Il y en a de plus émouvantes et de plus sûres encore, mais il est bon de s'attacher à ce premier point de vue, qui est à la portée de tous, bien que le Psaume cité ajoute aussitôt :

L'homme stupide n'y connaît rien,
Et l'insensé n'y peut rien comprendre !

Nous nous arrêterons à deux pensées : 1° Il y a un plan divin. — 2° Dans ce plan, l'homme possède un rang à part de toutes les autres créatures et se distingue notamment de l'animal, par des traits essentiels.

I. — *Il y a un plan divin de la Création*

L'Ecriture l'affirme à maintes reprises. Dans la page merveilleuse de la Genèse, qui décrit la création, avec des images simples et populaires, mais puissantes et exactes, on voit se dérouler un plan jour par jour. On voit nettement que Dieu sait où il va, et comment il répartit les éléments, crée les plantes, puis les animaux, enfin l'homme. La science de notre temps n'a rien à reprendre à cette description poétique et religieuse. L'ordre de succession des choses est bien, en gros, celui qui est indiqué dans le texte sacré. Il résulte de là que les choses préexistaient, à titre d'idées, de projets, de possibilités, dans la pensée éternelle. Quand Dieu dit : « Que la lumière soit ! » il nomme la lumière, avant qu'elle n'existe. C'est parce qu'il la nomme et la veut ou la décrète expressément qu'elle commence tout à coup à briller. Et tout le reste est de même. Rien n'était nécessaire. Tout est contingent en ce sens que tout aurait pu être autrement, avec d'autres lois, d'autres formes, d'autres modes d'existence. C'est cette préexistence en Dieu de toutes choses, qui nous fait dire que Dieu ne tire rien, à proprement parler du néant, mais de ses propres idées : créer, pour lui, c'est donner de la réalité à un idéal qui était en lui, tout comme un peintre rend réelle la vision qui était dans son esprit, mais avec cette différence que Dieu fait à la fois la matière et la forme de ses réalisations et les fait par un seul acte de volonté.

Platon avait aperçu cette évidence. S. Augustin, réfléchissant à son tour à ce problème, au cours des années qui suivirent sa conversion, en l'an 387, a écrit ceci :

« Chaque chose a été créée selon ses règles particulières. Mais où donc étaient ces règles, si ce n'est dans la pensée même du Créateur ? Il ne voyait rien d'établi déjà en dehors de lui-même, pour prendre modèle en vue de ce qu'il allait faire. Penser autrement serait un sacrilège. Or, si toutes les normes ou lois de ce qui devait être créé ou de ce qui a été créé se trouvent dans la pensée divine, si tout ce qui se trouve dans cette pensée est nécessairement éternel et immuable, si cela n'est rien d'autre que ce que Platon appelle *idées*, à savoir les règles essentielles des choses, il s'ensuit que non seulement de telles idées existent, mais qu'elles sont la vérité même de chaque chose, car elles sont éternelles et qu'elles demeurent immuables en Dieu ; et c'est par une participation à ces idées que tout ce qui est reçoit l'être » (*Question 46, P. L.*, XL, col. 30).

Bien des années plus tard, alors que sa science théologique avait fait d'immenses progrès, S. Augustin, écrivant à Paul Orose, en 415, exprime la même certitude, sous forme plus simple :

« Dans la sagesse divine, les règles essentielles de toutes les choses à créer ont pu exister, avant d'être faites. Tout a été fait en effet par cette sagesse, mais elle-même n'a pas été faite, car elle n'est rien d'autre que le Verbe dont il est dit : « Par Lui tout a été fait ! » Dieu savait donc tout ce qu'il a fait avant de le faire. Nous ne pouvons pas dire en effet qu'il a créé sans savoir ce qu'il faisait et n'a appris à le connaître qu'après l'avoir fait » (*P. L.*, XLII, col. 674).

Ces enseignements ne sont nullement inutiles aujourd'hui. Bien des gens s'imaginent résoudre tous les problèmes par un mot magique : *Evolution !* On ne craint pas de proclamer que la matière, force énorme et aveugle, a par simple évolution, sans savoir ce qu'elle faisait, produit toutes choses ! Absurdité d'une telle pensée. C'est à la fois tout livrer au hasard, — qui n'est qu'un mot vide de sens — et admettre cependant un plan, car on ne peut nier qu'il y ait une marche ascendante dans l'évolution, qui s'élève par degrés de l'état minéral à la vie dans la plante, puis à la vie animale, enfin à l'homme.

Contre cette conception paresseuse et impie, nous élevons la protestation de la raison et de la révélation : la nature obéit à *des lois*, or, il n'y a pas de lois, sans un législateur. La nature offre une beauté

incomparable de *formes* et de variété d'êtres or, il n'y a pas de beauté dans les formes, sans un artiste, pas de variété dans l'harmonie parfaite, sans un ordonnateur infaillible. Ici, le bon sens est parfaitement d'accord avec les Saintes Ecritures et l'enseignement chrétien de tous les temps.

II. — *L'homme est dans une place à part*

Cet accord n'est pas moindre, sur notre second point : l'homme occupe une place à part dans le plan de la création. On ne peut le confondre purement et simplement dans la série animale. Même si l'on admet que le corps humain procède par évolution du règne animal, il est nécessaire d'admettre entre l'homme et les animaux un fossé infranchissable, qui n'a pu être comblé que par un acte créateur particulier.

Newman, dans son exposé du Symbole, a fort bien éclairé cela. Nous allons le suivre pas à pas *(Notes de Sermons*, Paris, Gabalda, 1913, p. 322).

a) Il existe assurément de grandes ressemblances entre les animaux supérieurs et l'homme. Structure analogue, disposition des membres, lois physiologiques et biologiques identiques. L'analogie est jusque dans les caractères psychiques. On dirait que le monde animal est une ébauche de la psychologie humaine : les poètes, les fabulistes surtout en ont tiré parti. En décrivant les mœurs des animaux ils ont décrit celles des hommes. Jésus-Christ, dans l'Evangile, a utilisé cette gamme symbolique. Il parle de la simplicité de la colombe, de la prudence du serpent, il compare ses fidèles disciples à des brebis, les adversaires des âmes aux loups rapaces, etc. Au surplus, on trouve un symbolisme presque aussi éloquent dans le monde des plantes.

b) Mais toutes ces ressemblances, indicatrices de l'unité admirable du plan de la création, n'empêchent pas une différence essentielle, capitale : l'homme est un animal, mais avec quelque chose de plus : l'âme douée de raison, de liberté, d'amour !

c) L'animal n'a pas d'âme raisonnable : il ne sait pas *réfléchir*, ne sait pas qu'il existe. Il ne prévoit pas la mort. Il peut voir périr son semblable, sans lire son destin dans cet accident. Il n'enterre pas ses morts, ne leur rend aucun hommage, aucun culte. Il ne manifeste ni désespoir de la vie ni goût du suicide. Il agit en tout par instinct, souvent et même toujours admirablement lucide et opportun, mais inconscient. Exemple : l'instinct de la fourmi, de l'abeille et de tant d'autres animaux. Tout cela parfait dès la naissance, mais étranger à tout progrès.

d) Si nous voulons nous faire une idée approchée de la « mentalité » d'un animal, et la traduire en termes de notre expérience, il faut dire que l'animal vit dans un rêve, livré à des impulsions irrésistibles et uniformes, comme un somnambule lucide. Développer cette comparaison : dans le rêve, rien ne nous surprend, rien ne se rattache à une logique connue par avance. Et pourtant tout se tient, tout s'enchaîne à sa manière. Dans l'animal de même, il y a enchaînement, mais purement passif et inconscient.

e) L'animal vit dans un monde de sensations, qu'il ne dépasse jamais. Il voit, il entend, mais il ne généralise pas, il n'a pas de concept, pas de pensée, pas de raisonnement, pas d'induction ni de déduction. C'est pourquoi il ne parle pas. Il a seulement, dans ses instincts, des signes sensibles de reconnaissance, en petit nombre, toujours les mêmes.

f) L'animal agit toujours d'après ses sensations, mécaniquement, sans choix, sans liberté, sans préméditation, sans responsabilité. Ses actions se limitent du reste au monde sensible : manger, boire, se reproduire, sans viser à aucune fin supérieure, sans aucune idée d'une perfection morale à atteindre, d'un idéal à réaliser. On ne remarque en lui aucune idée abstraite : l'idée du vrai, du beau, du bien, du juste et de l'injuste, l'idée du devoir, etc.

g) Il suit de là que pour l'animal il n'y a ni vertu ni vice, ni bien ni mal, ni péché ni mérite. La vie morale, la vie religieuse, lui sont totalement étrangères.

* *

Conclusion. — Ces différences entre l'animal et l'homme sont si grandes qu'il est impossible d'admettre que l'homme découle de la série animale, par simple évolution. Même au point de vue du corps, pour que cette évolution ait pu se produire, il a fallu deux choses que l'on ne comprend pas sans « un coup de pouce » ou un acte de volonté du Créateur : la plasticité de la boîte crânienne, ne se soudant que lentement et permettant un développement extraordinaire du cerveau, et l'étalage de la croissance et de la maturation sur un grand nombre d'années, alors que le petit animal, au bout de quelques jours, mois ou années, est déjà complet et adulte (un chimpanzé, à 4 ans, est adulte, à 7 ans, vieillard !).

Mais même si l'on admettait que ces deux traits indispensables à l'apparition de l'homme ont pu être le fruit de l'évolution, par mutations brusques, — chose infiniment peu probable, en raison de la dualité de ces traits — il faut nécessairement admettre *une âme* dépassant le psychisme animal, par un véritable bond dans l'infini, car notre raison *conçoit l'infini* et se range dans une autre dimension que le psychisme animal borné au fini. On comprend dès lors le texte de la Genèse : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance ! » Nous sommes plus près de Dieu que de l'animal !

APPENDICE

LA CRÉATION SELON SAINT AUGUSTIN

On aimera sans doute à avoir ici les textes fameux, par lesquels S. Augustin a préludé, quinze siècles d'avance, aux théories modernes de l'*évolutionnisme*. Le grand Docteur suit de près le texte de la Genèse.

« La matière créée par Dieu, du néant, était encore informe, mais elle fut dès lors appelée le ciel et la terre, car il est écrit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre » (Genèse, I, 1), non pas qu'elle fût déjà tout cela, mais parce qu'elle pouvait le devenir. Car il est dit que le ciel fut créé ensuite. De même qu'en regardant une graine d'arbre, nous dirions qu'il y a là déjà et les racines, et la tige et les branches et les fruits et les feuilles, non parce qu'ils existent déjà mais parce qu'ils doivent en découler, de même il est écrit : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre », en ce sens qu'il créa pour ainsi dire la semence du ciel et de la terre, en créant ce chaos de matière d'où sortiraient le ciel et la terre, mais parce que déjà il était certain que de là sortiraient le ciel et la terre, cette matière est appelée d'avance ciel et terre » *(De la Genèse, contre les Manichéens* (entre 388 et 390), *P. L.*, XXXIV, col. 178).

Ainsi Augustin estime que la création fut un acte primitif, portant sur la matière, laquelle fut douée

du pouvoir d'évoluer, sous la direction divine et par sa volonté, en tout ce qui devait sortir d'elle, tout comme un arbre, avec toute son organisation et ses fruits, sort d'un germe ou d'une graine. Cela ressort encore mieux des textes suivants :

« De même que dans une graine, tout se trouve déjà de façon invisible, tout à la fois, de ce qui surgira sur l'arbre avec le temps, de même nous devons estimer que le monde, en ce sens que Dieu créa tout à la fois, posséda à la fois tout ce qui était créé avec lui..., non seulement le ciel avec le soleil et la lune et les astres, dont l'éclat demeure en leurs rotations, et la terre et les abîmes, qui sont mus de mouvements intermittents et constituent un autre aspect de l'univers, mais encore tout ce que l'eau et la terre ont produit, par leur puissance et leur causalité, avant même que cela soit né avec le temps, tel que nous le connaissons maintenant, et tel que cela constitue l'œuvre de Dieu qui agit sans arrêt » *(De la Genèse au sens littéral* (entre 401 et 415), *P. L.*, XXXIV, col. 338).

On a remarqué que le saint, en attribuant la causalité à l'eau et à la terre, de tout ce qui en est sorti, y voit quand même le fruit de l'action ininterrompue de Dieu. C'est en effet l'une de ses idées que la cause première ne cesse pas d'agir, quand les causes secondes interviennent :

« Il en est, dit-il, qui pensent que Dieu s'est borné à créer le monde, mais que tout le reste a été fait par le monde, comme Dieu l'avait ordonné et commandé, mais que Dieu lui-même n'a plus rien fait. Contre cette opinion se dresse cette sentence du Seigneur : « Mon Père agit constamment... » (Jo., v, 17). Nous devons donc croire et, si nous le pouvons, comprendre que Dieu agit sans arrêt, à tel point que si son action était supprimée dans les choses créées par lui, elles tomberaient dans le néant » *(Ibid.*, col. 335).

Et voici comment Augustin s'explique sur la vertu des choses :

« Les éléments de ce monde matériel possèdent leur force définie et leur qualité propre, selon ce que chacun d'eux peut ou ne peut pas faire, ce qui en peut sortir ou non. De ces éléments, comme des principes des choses, tout est engendré, en son temps, et tout tire origine et progrès, décroissance et mort, selon son genre. C'est pour cela que d'un grain de blé il ne sortira pas une fève, ni d'une fève du froment, ni d'une bête un homme, ni d'un homme une bête. Mais par-dessus ce mouvement et ce cours fixé des choses, la puissance du Créateur garde le pouvoir de faire de tout cela autre chose, à l'exception toutefois de ce qu'il n'a pas établi en ces éléments qu'il en pourrait sortir, même sous sa propre action à lui » *(Ibid.*, col. 406).

On a bien compris que la remarque finale d'Augustin concerne la puissance en Dieu de faire des miracles, c'est-à-dire quelque chose que la force native des choses ne peut faire toute seule.

Jusqu'à la fin de sa vie, le grand Docteur revint sur ces idées. Voici un dernier texte, de 419 :

« Il y a dans les choses matérielles, à travers tous les éléments du monde certaines dispositions séminales occultes *(occultæ seminariæ rationes)*, en vertu desquelles, dès qu'une occasion sera fournie par le temps et l'enchaînement causal, ils se jettent *(prorumpunt)* dans les espèces fixées avec leurs modes et leurs limites. Et l'on ne dit pas que les anges, qui interviennent en cela, sont les créateurs des animaux, pas plus que les cultivateurs ne le sont des moissons ou des arbres ou de quoi que ce soit que la terre engendre, bien qu'ils sachent fournir certaines opportunités ou occasions pour faire naître ces choses. Ce que les cultivateurs font de manière visible, les anges le font de manière invisible ; mais Dieu seul est Créateur, lui qui a inséré dans les choses les forces et dispositions séminales *(causas ipsas et rationes seminarias)*. *(Questions sur l'Heptateuque, P. L.*, XXXIV, col. 602).

Dans les limites si bien indiquées par le saint Docteur, c'est-à-dire en admettant que Dieu a établi seul et la force et le sens de l'évolution de toutes choses, et en soutient encore toute la marche, rien ne s'oppose à ce que l'on admette l'évolutionnisme, si par ailleurs la science arrive jamais à en établir la réalité effective.

LA SANCTIFICATION DE LA JOURNEE

XV

Les Exercices de piété (suite)

La Sainte Communion

4. LES DISPOSITIONS

« Mettez toutes les bonnes œuvres du monde contre une communion bien faite : ce sera comme un grain de poussière devant une montagne... O mes enfants, qu'une âme qui aura reçu souvent et dignement le bon Dieu sera belle dans l'éternité ! Le corps de Notre-Seigneur brillera à travers notre corps, son sang adorable, à travers notre sang ; notre âme sera unie à l'âme de N.-S. pendant toute l'éternité. » Ainsi s'exprimait le S. Curé d'Ars.

L'important, c'est donc de bien communier.

Quelles dispositions convient-il d'apporter à la Sainte Table, pour que l'Eucharistie fréquemment reçue nous soit profitable ?

Car elle doit nous profiter : « Une des choses les plus étonnantes qui soient au monde, à mon avis, c'est ce que nous voyons arriver tous les jours dans l'Eglise de Jésus-Christ, touchant le très saint et très adorable Sacrement de nos autels, Notre-Seigneur reçu si souvent, et par un grand nombre de personnes et dans son humanité et dans sa divinité, et cependant cette nourriture céleste produisant si peu de fruit et de si petits effets dans ces âmes ; c'est tout comme si l'on disait : le feu n'échauffe pas, la lumière n'éclaire pas, la santé ne guérit pas, l'abondance n'enrichit pas, la force ne fortifie pas... » (Saint-Jure).

* *

Nous considérons ici la sainte Communion comme un exercice de piété quotidien ou quasi quotidien : celle que font les âmes pieuses, pour avancer encore plus dans la vie chrétienne et dans la perfection. Nous les supposons donc, par définition, en état de grâce ; et nous n'éprouvons pas le besoin d'insister sur cette première et élémentaire condition : on ne peut pas recevoir le Sacrement d'Amour dans un cœur gonflé de haine. Contentons-nous de rappeler les paroles sévères et justes de S. Paul aux Corinthiens : « Celui qui mangera le Pain ou boira le Calice du Seigneur indignement sera coupable envers le Corps et le Sang du Seigneur. Que chacun donc s'éprouve soi-même, et qu'ainsi il mange de ce pain et boive de ce calice ; car celui qui mange et boit indignement mange et boit son propre jugement (I Cor., XI, 27-29). L'Eucharistie, vie pour les bons, donne la mort aux méchants : « *mors est malis, vita bonis* », nous le chantons, nous le savons.

Cela dit, reportons-nous à l'enseignement de l'Eglise, très clairement exprimé par Pie X. A l'état de